

La littérature comme « forme de connaissance » : enjeux et perspectives interdisciplinaires

Larisa Botnari
Université de Bucarest

[...] ces questions recourent des enjeux particulièrement sensibles au moment où nos universités restructurent leurs cursus et leurs départements dans le système Licence-Master-Doctorat : il y va en effet du statut de la littérature comme discipline à part entière, susceptible d'interroger le monde au même titre que les autres sciences humaines, selon une épistémologie propre, irréductible aux autres.

Pierre Baudorre et Dominique Rabaté, *Littérature et sociologie*, 2007

La réflexion sur les « nouvelles interdisciplinarités des études littéraires » comporte vraisemblablement une double connotation. Elle répond, certes, à un besoin toujours pressant de « repenser l'interdisciplinarité », processus au terme duquel « de nouvelles formes de mise en réseau scientifique peuvent émerger »¹, enrichissant nos futures recherches. Elle risque, en même temps, d'alimenter ce qu'en 2011 Antoine Compagnon appelait, non sans ironie, « ce déferlement de littérature spécieuse et grise, cherchant à mettre de l'ordre dans les relations de voisinage », où le professeur au Collège de France voyait surtout « la preuve de la perplexité actuelle des chercheurs en sciences humaines et sociales dans un moment de transition institutionnelle »².

En ce qui me concerne, c'est plutôt avec un pareil sentiment de perplexité que j'ai entamé, en 2014, ma propre recherche doctorale portant sur ce que j'ai fini par appeler *Malaise dans les lettres*³. C'est donc à une discussion à propos de quelques-uns des ressorts de ce ressenti que je voudrais ici procéder. Pour des raisons de clarté, j'exposerai d'abord, très brièvement, la problématique de ma thèse, qui s'y intéresse explicitement ; je passerai ensuite à la considération des

¹ Dan Sperber, « Pourquoi repenser l'interdisciplinarité ? » [2003], version française de « Why rethink interdisciplinarity », texte discuté dans le cadre du séminaire virtuel *Rethinking interdisciplinarity / Repenser l'interdisciplinarité*, <https://www.dan.sperber.fr/?p=103>, consulté le 16 juin 2022.

² Antoine Compagnon, « Histoire et littérature, symptôme de la crise des disciplines », *Le Débat*, vol. 3, n° 165, 2011, p. 65-66.

³ Larisa Botnari, *Malaise dans les lettres. Enquête sur l'histoire sociale du concept de littérature en France ces quatre dernières décennies*, thèse de doctorat sous la direction de Radu Toma et de Pierre Piret, soutenue à l'Université de Bucarest et l'Université catholique de Louvain, 2019.

aspects interdisciplinaires de ma démarche ; puis je me permettrai de partager ici quelques-uns des résultats de mon travail qui, pour une grande partie, prend justement pour objet d'étude la question de l'interdisciplinarité elle-même au sein des sciences humaines et sociales. Enfin, mes conclusions s'efforceront de répondre à l'une des questions essentielles formulée par les organisateurs de la journée d'étude : les études littéraires évoluent-elles dans le sens d'une redéfinition ?

Malaise dans les lettres – Une enquête sociologique en études littéraires

À la base de mon projet doctoral, il y a tout d'abord un étonnement sur ce qu'à un moment donné on avait appelé en France *la crise de la littérature*, la fin, voire la mort imminente de la littérature⁴. Dans ma thèse, j'entends appréhender cette idée de crise non pas comme un état de dégradation des formes et des pratiques littéraires, mais plutôt comme une série de dysfonctionnements institutionnels – incohérences, contradictions et surtout tensions – que je me propose de saisir au niveau des discours théoriques, critiques et méta-critiques de certains intellectuels français contemporains autour du concept de littérature. Sans, par ailleurs, nier l'éventualité d'une crise réelle du statut de la littérature et de l'homme de lettres dans la société contemporaine, je m'intéresse surtout, en suivant les pistes tracées par des auteurs comme Dominique Viart, Dominique Maingueneau et Jean-Marie Schaeffer⁵, à l'idée d'une crise affectant, ces quatre dernières décennies, les études littéraires comme discipline, plutôt que la littérature elle-même.

Dans les chapitres successifs de ma thèse, je m'applique donc à plusieurs études de cas vouées à identifier et à analyser ces multiples points problématiques susceptibles de mettre les études littéraires en défaut. Mes analyses s'articulent autour d'une question courante, exemplairement formulée par Antoine Compagnon au début de sa leçon inaugurale au Collège de France en 2006 : « Pourquoi et comment parler de la littérature ?⁶ ». La première partie de mon enquête s'intéresse au *comment*, à savoir aux différents débats méthodologiques intradisciplinaires et, plus exactement, à l'évolution du conflit entre théorie et histoire littéraires après le tournant des années 1980. La deuxième partie met en avant le *pourquoi* ou *pour quoi faire*. C'est là que les discussions et négociations interdisciplinaires occupent le

⁴ Voir principalement William Marx, *L'Adieu à la littérature. Histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Minuit, 2005 ; Dominique Maingueneau, *Contre Saint-Proust ou la fin de la littérature*, Paris, Belin, 2006 ; Antoine Compagnon, *La Littérature, pour quoi faire ?*, Paris, Fayard, 2007 ; Tzvetan Todorov, *La Littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007 ; « Tombeaux de la littérature », dossier réuni par *Fabula LhT*, n° 6, mai 2009 ; Dominique Viart et Laurent Demanze (dir.), *Fins de la littérature*, Paris, Armand Colin, t. I, 2011, t. II, 2012.

⁵ Voir Dominique Viart, « Le moment critique de la littérature. Comment penser la littérature contemporaine ? », dans Bruno Blanckeman et Jean-Christophe Millois (dir.), *Le roman français aujourd'hui. Transformations, perceptions, mythologies*, Paris, Prétexte, 2004 ; Dominique Maingueneau, *Contre Saint-Proust ou la fin de la littérature*, *op. cit.* ; Jean-Marie Schaeffer, *Petite écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, Vincennes, Thierry Marchaisse, 2011.

⁶ Antoine Compagnon, *La Littérature, pour quoi faire ?*, *op. cit.*, p. 17.

premier plan, dans le sens où les littéraires, mais aussi les sociologues, les historiens ou les philosophes entendent désormais justifier l'importance et l'utilité de la littérature en évoquant les capacités du discours littéraire à non seulement véhiculer des savoirs, mais aussi à construire une certaine forme de connaissance, qu'il transmettrait selon des modalités spécifiques. La littérature deviendrait ainsi un mode à part entière d'intelligibilité du monde social, de la vérité historique ou philosophique⁷. Cette redéfinition, opérée simultanément par plusieurs disciplines, n'est justement pas sans contribuer au *malaise dans les lettres* – et j'y reviendrai ci-dessous.

Quant aux méthodes utilisées pour mener ma recherche, elles s'inspirent largement de la sociologie. Dans mon analyse du champ intellectuel contemporain, je fais principalement appel aux concepts sociologiques de Pierre Bourdieu, qui me permettent d'adopter une perspective pragmatique, mettant l'accent sur la dimension performative, essentiellement compétitive des échanges intellectuels. Le choix de mon corpus répond également à des critères mis en avant par la sociologie bourdieusienne. Les auteurs que je retiens représentent ainsi un réseau de figures dominantes majeures qui, en raison de leurs positions dans le champ ou de leur capital de notoriété, s'imposent comme des repères incontournables pour saisir une situation globale⁸. Sans aucune prétention d'exhaustivité ou de représentativité, donc, les acteurs dont je suis le parcours et les discours représentent néanmoins, comme dirait Bourdieu, des « pôles de référence⁹ », par rapport auxquels l'ensemble des agents du champ seraient tenus de prendre position et d'ajuster leurs ressources.

Par ailleurs, le choix d'étudier les débats académiques pour éclairer le ressenti de crise de la littérature relève aussi d'un postulat en partie bourdieusien, selon lequel la littérature est avant tout une notion scolaire. Nos catégories d'entendement du phénomène littéraire et de ses mutations seraient ainsi tributaires de certaines « représentations instituées¹⁰ » de ce phénomène, formées et transmises par le système d'éducation. Les incohérences et tensions ayant cours dans le monde académique conduiraient ainsi à un état de désorientation de la société dans son ensemble quant au rôle et à la valeur des faits littéraires passés

⁷ Parmi les titres suggestifs dans ce sens voir notamment : Jacques Bouveresse, *La Connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*, Marseille, Agone, 2008 ; Anne Barrère et Danilo Martuccelli, *Le Roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Paris, Presses universitaires du Septentrion, 2009 ; « Savoirs de la littérature », numéro spécial de *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 65, n° 2, 2010.

⁸ Voir Pierre Bourdieu, « Le fonctionnement du champ intellectuel », *Regards Sociologiques*, n°17/18, 1999, p. 5-27.

⁹ *Ibid.*, p. 9.

¹⁰ Jean-Marie Schaeffer, *Petite écologie des études littéraires*, *op. cit.*, p.12. Pierre Bourdieu parle également d'un « canon objectif incorporé [...], inculqué systématiquement au niveau de l'enseignement » : « Les systèmes scolaires sont donc en tout cas reproducteurs et partiellement producteurs d'un système de catégories de perception, d'expression et d'action, qui est très fortement national. » (Pierre Bourdieu, « Le fonctionnement du champ intellectuel », *art. cit.*)

et présents. Comme le disait encore Michel Charles, « La méthode et le rapport général d'une société à ses textes sont indissociables.¹¹ »

Ce en quoi ma démarche se sépare, cependant, des concepts sociologiques de Pierre Bourdieu, c'est lorsqu'il s'agit d'expliquer l'action des agents du champ par des contraintes structurales relevant de l'ainsi nommé *habitus*. À ce concept, j'ai trouvé plus opportun d'opposer deux postulats appartenant à la sociologie pragmatique, à savoir le *pluralisme* et l'*indétermination*. Dans cette optique, les dispositions à agir des agents dépendraient davantage de leur capacité d'ajustement à de multiples contraintes situationnelles et conduiraient souvent à un relatif éclatement de leur moi et de leur voix¹². La vision de ce style sociologique relativement nouveau, principalement systématisé par Cyril Lemieux, me permet de mieux appréhender les incohérences et les points de tension que je m'efforce de mettre en évidence dans ma recherche.

Enfin, ma démarche fait également appel au contextualisme de l'historien des idées britannique Quentin Skinner¹³. Dans une perspective skinnerienne, je fais le choix de ne pas m'intéresser au statut de vérité ou d'erreur des idées avancées par les acteurs des débats que j'analyse, mais d'en restituer plutôt la logique, les oppositions structurantes, les lignes de fracture, en résumé, les enjeux.

Cela dit, force est d'admettre une des limites de mon approche méthodologique inspirée par la sociologie, qui consiste dans une conceptualisation sociologique peut-être insuffisante de la plupart des données de mon enquête. Certes, la sociologie contribue à façonner mon regard sur mon objet d'étude, la manière dont je le conçois et dont je le construis à travers mes analyses, l'orientation générale de mes interprétations. Mais ces analyses empruntent le plus souvent la forme narrative. Ce qui, en fin de compte, n'est peut-être nullement illégitime, étant donné que mon travail n'est pas une thèse en sociologie, mais bien en études littéraires. Et pourtant, la question des apports conceptuels et méthodologiques de la discipline littéraire, à laquelle j'appartiens par ma formation et par mon encadrement institutionnel, me semble encore plus épineuse. C'est pourquoi je me permets de l'écarter provisoirement, pour en aborder une autre, connexe, mais plus large, qui est justement celle de la difficulté à rendre compte de manière structurée des outils dont disposent les études littéraires pour aller à la rencontre des autres disciplines du champ des sciences humaines et sociales. Les dialogues interdisciplinaires que je m'efforce d'examiner dans la deuxième partie de ma thèse mettent l'accent précisément sur cette difficulté-là.

¹¹ Michel Charles, *Introduction à l'étude des textes*, Paris, Editions du Seuil, 1995, p. 27.

¹² Pour une présentation systématisée des postulats et concepts de la sociologie pragmatique, voir principalement Cyril Lemieux, *La sociologie pragmatique*, Paris, La Découverte, 2018 ; mais aussi le très bel article du même auteur : *id.*, « De la théorie de l'*habitus* à la sociologie des épreuves : relire *L'expérience concentrationnaire* », dans Liora Israël et Danièle Voldman (dir.), *Michaël Pollak. De l'identité blessée à une sociologie des possibles*, Paris, Éditions Complexe, 2008, p. 179-205.

¹³ Voir Quentin Skinner, *La vérité et l'historien* [2010], traduit et présenté par Christopher Hamel, Paris, Éditions de l'EHESS, 2012.

Le potentiel épistémique de la littérature pour d'autres disciplines

Pour rappeler le cadre de l'enquête : il s'agit, dans cette deuxième partie de *Malaise dans les lettres*, d'examiner les réponses apportées à la question « La littérature, pour quoi faire ? », question à laquelle littéraires, sociologues, historiens et philosophes répondent en invoquant les vertus épistémiques dont le discours littéraire serait porteur. Avant de passer à la présentation des résultats de mon travail, je dois faire deux précisions importantes. D'une part, en raison des contraintes d'espace, je serai forcée de simplifier beaucoup mon propos, alors que bien des questionnements requièrent des analyses plus nuancées. D'autre part, les exemples que je donnerai relèvent d'auteurs dont les discours et positions ont servi de terrain à mes études de cas et j'insiste encore une fois sur le fait que je ne prétends pas généraliser mes conclusions à l'ensemble des pratiques multiples et hétérogènes ayant cours dans le champ. Toujours est-il que, s'agissant de figures importantes, leurs prises de position sont susceptibles d'infléchir le cours du débat général.

Une première observation qui s'impose, c'est qu'on assiste ces dernières décennies à une reconnaissance indéniable du potentiel épistémique des œuvres littéraires. La littérature apparaît très souvent non seulement comme un réservoir de connaissances, mais aussi comme un outil de réflexion, suggérant de nouvelles pistes et catégories d'analyse. On se rappelle qu'en 1992 Pierre Bourdieu dégagait du roman *L'Éducation sentimentale* de Flaubert sa mise au point finale de sa théorie des champs entamée dès les années 1960¹⁴. Ce roman, selon le sociologue, contient déjà « tous les instruments nécessaires à sa propre analyse sociologique¹⁵ », et c'est ce qui permettra à Bourdieu d'utiliser par la suite ces mêmes instruments dégagés du roman comme une matrice pour en déduire les propriétés générales de tous les champs de production culturelle. En effet, ainsi que le remarque Jean-Louis Fabiani, dans l'ensemble de ses travaux de sociologie Pierre Bourdieu « tend à déduire les propriétés de tous les champs » à partir de celles du champ littéraire, dont le « caractère paradigmatique [est] incontestable »¹⁶.

Nathalie Heinich, à son tour, semble militer, dès les années 1990, pour une sociologie « à partir de l'art¹⁷ ». Prendre l'art pour objet d'étude conduirait, selon elle, à « des déplacements qui affectent non

¹⁴ Le premier article où Pierre Bourdieu met en place une définition et une description de la notion de *champ* date de 1966 : « Champ intellectuel et projet créateur », *Les Temps Modernes*, n° 246, novembre 1966, p. 865-906. Ainsi que le montrent Denis Saint-Jacques et Alain Viala, dans *Les Règles de l'art*, nous retrouvons une théorie « qu'il [Bourdieu] a affinée au long d'un quart de siècle de travaux », aboutissant à un « livre composite », « né [...] de textes rédigés dans les décennies antérieures, repris et retravaillés » (Denis Saint-Jacques, Alain Viala, « À propos du champ littéraire. Histoire, géographie, histoire littéraire », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 2, 1994, p. 396).

¹⁵ Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 19.

¹⁶ Jean-Louis Fabiani, *Pierre Bourdieu. Un structuralisme héroïque*, Paris, Éditions du Seuil, 2016, p. 52.

¹⁷ Nathalie Heinich, *L'Élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*, Paris, Gallimard, 2005, p. 12.

seulement la sociologie de l'art, mais l'exercice de la sociologie en général¹⁸ ». Heinich fait elle-même appel à ce type de démarche, entre autres dans *L'Élite artiste*, ouvrage paru en 2005¹⁹, où la sociologue construit son objet et sa grille d'analyse à partir d'une série d'œuvres de fiction, principalement des romans qui, selon elle, permettent « un accès privilégié aux représentations et aux valeurs de sens commun²⁰ ». Nous retrouvons ainsi le rôle des œuvres littéraires comme instrument principal pour le travail du sociologue : prises comme des *indicateurs sociologiques*, elles apportent non pas une illustration à des observations antérieures sur un fait de société, mais la grille même à travers laquelle ces observations deviennent possibles.

Dans son travail sur *L'Esprit sociologique*, Bernard Lahire introduit en 2005 le concept de *sociologie implicite* de la littérature. Il y affirme que « la fréquentation de la littérature peut être l'occasion d'enrichir ses schèmes d'interprétation, d'affiner son intelligence du social et d'accroître son imagination sociologique²¹ ». Semblablement, le groupe des historiens des *Annales* dédie en 2010 un numéro spécial aux *Savoirs de la littérature* où ils adoptent un discours similaire : « Au lieu de soupçonner une fois de plus l'historiographie en raison de la dimension littéraire de toute écriture, créditons la littérature d'une capacité à produire, par les formes d'écriture qui lui sont propres, un ensemble de connaissances, morales, scientifiques, philosophiques, sociologiques et historiques²² ». De plus, toute une série de travaux relevant de la philosophie morale va dans le même sens : ces travaux s'inscrivent dans un courant de réflexion principalement développé en France grâce aux recherches de Sandra Laugier et de Jacques Bouveresse²³ et s'inspirant des études d'auteurs de l'outre-Atlantique, comme Stanley Cavell, Martha Nussbaum, Cora Diamond, Iris Murdoch, etc. En même temps, des philosophes comme Jacques Rancière considèrent l'écriture littéraire comme un lieu privilégié de l'exercice de la démocratie, ayant le pouvoir d'opérer une reconfiguration du sensible et participant ainsi à la constitution et au maintien des principes de la société démocratique²⁴.

Un certain mépris des études littéraires ?

Tous ces travaux que je viens d'énumérer témoignent d'une mise en valeur incontestable de la littérature comme véritable dispositif d'intelligibilité du réel sociologique, historique ou philosophique. Mais est-ce que cette nouvelle perspective suppose également une relégitimation de la discipline littéraire ? La réponse n'est guère évidente et le contraire serait plutôt à supposer, si l'on prend en compte la

¹⁸ *Id.*, *Ce que l'art fait à la sociologie*, Paris, Minuit, 1998, p. 8.

¹⁹ *Id.*, *L'Élite artiste*, *op. cit.*

²⁰ *Ibid.*, p. 23.

²¹ Bernard Lahire, *L'Esprit sociologique*, Paris, La Découverte, 2005, p. 175.

²² Étienne Anheim et Antoine Lilti (dir.), « Savoirs de la littérature », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 65^e année, n° 2, mars-avril 2010, p. 253-254.

²³ Voir Sandra Laugier (dir.), *Éthique, littérature, vie humaine*, Paris, PUF, 2006 ; Jacques Bouveresse, *La Connaissance de l'écrivain*, *op. cit.*

²⁴ Voir Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Paris, Éditions Galilée, 2007.

manière dont tous ces auteurs entendent exploiter le potentiel épistémique des œuvres littéraires.

Bernard Lahire recommande un « usage *utilitaire*, corporatif et intéressé²⁵ » des textes littéraires, invitant les sociologues à « y puiser les concepts et les schèmes capables de nourrir l'observation sociologique », mais sans aucune intention de « "respecter" la logique littéraire des textes lus »²⁶. Nathalie Heinich déclare aussi que les œuvres littéraires sont pour elle des indicateurs sociologiques dont la dimension esthétique ne l'intéresse pas. À propos de *L'Élite artiste*, elle affirme :

Il s'agit d'une question sociologique à part entière, qui n'a pas à être subordonnée, ni même articulée, à des problématiques esthétiques, comme cela a été le cas pour une grande partie de la sociologie de l'art, réduite à une branche de l'esthétique [...]. Les romans n'y sont traités que comme des documents sociologiques, et la question de l'art comme un indicateur – particulièrement éclairant – des valeurs générales propres à une société²⁷.

On peut voir ainsi que la sociologue non seulement met de côté un des fondements de l'instrument dont elle entend se servir, mais semble surtout se révolter contre ce qu'elle appelait déjà en 2004 « l'hégémonisme disciplinaire ». En effet, dans son intervention au colloque *Littérature et sociologie*, organisé par la SELF à Bordeaux en 2004, Heinich contestait principalement ce qu'elle appelait « la réduction esthète »²⁸ et réclamait qu'on remît « la dimension esthétique à sa juste place – celle d'une dimension parmi d'autres, et pas forcément la plus intéressante²⁹ ».

Cette même position ouvertement polémique vis-à-vis des approches des études littéraires est d'ailleurs bien connue aussi chez Pierre Bourdieu. Dans l'avant-propos aux *Règles de l'art*, le sociologue s'emportait semblablement contre certains discours qualifiés de « mornes topiques sur l'art et sur la vie, [...] indéfiniment reproduits par et pour la liturgie scolaire » qui menaceraient « de bloquer ou de brouiller la compréhension de l'analyse scientifique des livres et de la lecture »³⁰. La colère de Bourdieu était orientée à l'époque contre les méthodes dites formalistes, antérieurement dominantes, qui avaient prôné l'autotélisme du texte littéraire, mais qui auraient, entretemps, perdu de leur gloire. Et pourtant, encore en 2008, un philosophe comme Jacques Bouveresse dénonçait à son tour une « phobie de l'extra-textualité », qui, selon lui, aurait « survécu, [...] sous des formes diverses, au déclin de la théorie littéraire de l'espèce formaliste-structuraliste³¹ ». D'où une sensation d'étouffement qui dominerait, selon Bouveresse, les rapports actuels entre la discipline littéraire et d'autres disciplines :

²⁵ Bernard Lahire, *L'Esprit sociologique*, op. cit., p. 176 (souligné dans le texte).

²⁶ *Ibid.*, p. 175.

²⁷ Nathalie Heinich, *L'Élite artiste*, op. cit., p. 11.

²⁸ *Id.*, « La fiction comme document : régimes d'énonciation, régimes d'interprétation » dans Philippe Baudorré, Dominique Rabaté et Dominique Viart (dir.), *Littérature et sociologie*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2007, p. 58-59.

²⁹ *Ibid.*, p. 53.

³⁰ Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art*, op. cit., p. 10.

³¹ Jacques Bouveresse, *La Connaissance de l'écrivain*, op. cit., p. 11-12.

Je dois dire que l'atmosphère du monde intellectuel deviendrait, selon moi, nettement plus respirable si un certain nombre de gens qui se considèrent comme investis d'une autorité spéciale sur ce genre de question cessaient de s'arroger le droit de décider souverainement qui aime et qui n'aime pas la littérature³².

De fait, tout au long de son livre *La Connaissance de l'écrivain*, la réflexion du philosophe associe avec ingéniosité le plaidoyer pour les vertus cognitives de la littérature et la mise au ban des « insuffisances » et des « aveuglements »³³ de la théorie littéraire et de son héritage.

Dans un ordre d'idées légèrement différent, Bernard Lahire associait les méthodes des études littéraires aux pratiques de l'histoire littéraire lançonniennne. Il condamnait ainsi « la biographie littéraire anecdotisante, qui ne connaît que la succession finalisée des événements, confinant aux apories de l'« illusion biographique », et qui est dépourvue de toute théorie un tant soit peu structurante de l'action et de la socialisation³⁴ ». Enfin, comme pour résumer toutes ces prises de position variées, Jacques Rancière déclarait dans une interview publiée en 2009 : « Il est clair que je ne reconnais pas un domaine propre au critique littéraire et à ses "méthodes". La littérature et l'investigation sur la littérature appartiennent à tout le monde³⁵ ».

Il semble donc que la mise en avant de la connaissance littéraire au sein des sciences humaines et sociales est inséparable d'une série de risques encourus par la littérature comme discipline. À part la traditionnelle revendication du territoire littéraire, qui n'appartient plus exclusivement aux études littéraires, nous avons pu voir aussi une certaine prétention d'instrumentalisation de la littérature sans aucune interrogation sur les propriétés spécifiques de ce nouvel outil bien précieux pour l'observation d'une réalité sociologique extérieure. De plus, cette instrumentalisation se passe sans la prise en compte des acquis disciplinaires des études littéraires, les méthodes de ces dernières étant qualifiées de superficielles et inopérantes. Parler de connaissance littéraire pourrait entraîner ainsi, presque paradoxalement, une mise en doute aiguë de la légitimité de la littérature comme discipline.

Nous pouvons en juger également d'après certaines réactions de défense qui se manifestent au sein du champ des études littéraires. Entre celles-ci, je n'évoquerai ici, très brièvement, que la position particulièrement intéressante de Jacques Dubois, connu pour ses travaux en sociologie de la littérature, mais aussi pour sa réflexion sur le « sens du social » des écrivains et sur ce qu'il appelle une « sociologie romanesque³⁶ ». Au même colloque *Sociologie et littérature*, déjà mentionné ci-dessus, Jacques Dubois se prononçait pour un « savoir fictionnel fortement autonome qui, en somme, ne rencontre les attentes des sciences sociales que par accident et de façon oblique » et qui

³² *Ibid.*, p. 14.

³³ *Ibid.*, p. 12.

³⁴ Bernard Lahire, « Pour une sociologie de la littérature », *Idées économiques et sociales*, vol. 4, n° 186, 2016, p. 7.

³⁵ Jacques Rancière, *Et tant pis pour les gens fatigués. Entretiens*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009, p. 156.

³⁶ Voir Jacques Dubois, *Pour Albertine. Proust et le sens du social*, Paris, Éditions du Seuil, 1997 ; *Id.*, *Stendhal. Une sociologie romanesque*, Paris, La Découverte, 2007.

supposerait, pour être appréhendé, « une approche elle-même autonome de la socialité dans les récits de fiction »³⁷. Il s'agirait, pour Dubois, d'une autonomie non pas relative, mais absolue et radicale, des connaissances fournies par les romans, ainsi que des méthodes desquelles ces connaissances pourraient être tirées.

L'attitude de Jacques Dubois est d'autant plus surprenante si nous pensons aux objectifs de ce colloque de 2004, qui se proposait avant tout de consolider les liens entre les démarches sociologique et littéraire, contre « la trop grande fermeture actuelle des études littéraires sur la poétique du texte³⁸ » constatée lors d'une manifestation antérieure, à savoir la fameuse *Traversée des thèses* de 2002³⁹. Plutôt qu'une ouverture vers la sociologie, la position de Dubois ressemblerait davantage à ce que Paul Dirkx appelait à ce propos « une sorte de textocentrisme à l'envers⁴⁰ ». Serait-elle pour autant entièrement indéfendable ?

Connaissance littéraire et matérialité textuelle

À la suite de ces observations, on serait plutôt tenté de parler d'une confrontation, davantage que d'une vraie collaboration interdisciplinaire. La position des études littéraires dans ce débat est d'autant plus difficile que, comme le remarquait encore Paul Dirkx, la discipline littéraire dans l'espace francophone est très peu formalisée et son nom se confond souvent avec son objet, la littérature⁴¹. Et pourtant, les apports disciplinaires des études littéraires ne sont point accessoires. La prise en charge de la *logique littéraire* et de la *dimension esthétique*, dont Bernard Lahire et Nathalie Heinich voudraient se débarrasser, paraît compter d'autant plus que la matérialité textuelle des œuvres littéraires n'est pas transparente, mais constitue en elle-même un important vecteur de signification. Le langage littéraire devrait ainsi être le premier objet à analyser, avant que toute leçon de sociologie, de philosophie ou d'histoire puisse en être dégagée.

En outre, c'est souvent à sa forme que les propriétés cognitives du discours littéraire sont attribuées, comme le remarquait bien à propos Jacques Bouveresse en affirmant que : « c'est, pour une part essentielle, la forme elle-même qui fonctionne ici comme un mode d'accès à la connaissance⁴² ». Pourtant, cette forme est rarement définie et caractérisée pour elle-même, elle apparaît plutôt comme une évidence, un médium parmi d'autres. Dans une certaine mesure, on pourrait même

³⁷ Jacques Dubois, « Socialité de la fiction », dans Philippe Baudoré, Dominique Rabaté et Dominique Viart (dir.), *Littérature et sociologie*, op. cit., p. 43-44.

³⁸ Philippe Baudoré et Dominique Rabaté, « Avant-propos », dans *ibid.*, p. 7.

³⁹ Didier Alexandre, Michel Collot, Jean-Yves Guérin et Michel Murat (dir.), *La Traversée des thèses. Bilan de la recherche doctorale en littérature française*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2004. Le volume réunit les actes du colloque « Recherche » organisé par la SELF en octobre 2002.

⁴⁰ Paul Dirkx, « Compte rendu de Baudoré (Philippe), Rabaté (Dominique) et Viart (Dominique) (dir.), *Littérature et sociologie* », *CONTEXTES*, <http://contextes.revues.org/2702>, mis en ligne le 03 juillet 2008, consulté le 16 juin 2022.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Jacques Bouveresse, *La Connaissance de l'écrivain*, op. cit., p. 86.

parler d'une certaine *phobie de la textualité*, qui semble souvent s'être substituée à la phobie de l'extra-textualité que pointait du doigt Jacques Bouveresse.

Le mépris des approches formalistes aurait en fin de compte conduit les multiples discours mobilisant, à des visées variées, les productions de la littérature à une ignorance, intentionnelle ou non réfléchie, des propriétés formelles spécifiques des œuvres littéraires, sur lesquelles les études littéraires détenaient autrefois le monopole de compétence. C'est ce qui fait peut-être qu'une science comme la linguistique est aujourd'hui la grande absente des nombreuses démonstrations de l'interdisciplinarité. Les études littéraires se retrouveraient, de ce fait, démunies de ce qui était naguère leur fonction première, à laquelle elles auraient toujours du mal, non sans raison quelquefois, à renoncer, tout en se voyant contraintes en même temps de repenser de fond en comble leurs stratégies de survie. Peut-être que ces stratégies ne seraient, comme le suggérait Yves Citton, « nullement à concevoir comme une alternative au textualisme, mais bien au contraire comme l'*une de ses orientations possibles*⁴³ » ?

Je reviendrai, pour conclure, à la question des apports disciplinaires des études littéraires dans ma propre recherche, ainsi qu'au sentiment de perplexité que j'évoquais au tout début. En réalité, je me reconnais globalement dans cette description que fait Dominique Maingueneau de « l'exégète universitaire classique⁴⁴ » (ou du « spécialiste traditionnel de littérature⁴⁵ ») qui « assimile par imprégnation un certain nombre de routines de commentaires », étant « avant tout un lecteur attentif : il circule librement à travers les œuvres, à la recherche d'indices qui lui permettent de construire ou d'étayer une interprétation⁴⁶ ». Maingueneau ajoute même que ce type de démarche « n'obéit en général à aucune stratégie heuristique et reproductible⁴⁷ ». Les chercheurs en littérature travailleraient ainsi « armés pour l'essentiel de leur seule intuition et de leur culture »⁴⁸.

Pourtant, en réfléchissant de manière rétrospective, je peux affirmer, d'une part, que je dois à ma formation de littéraire une certaine attention particulière portée aux éléments langagiers, de structure et de vocabulaire, etc., mobilisés par les discours de mes auteurs, dont je fournis régulièrement une interprétation, pour ainsi dire, classique – ce qu'on pourrait appeler une *analyse interne* des discours – non moins importante pour mon propos, dans la mesure où les choix au niveau de l'expression infléchissent parfois considérablement les effets des prises de parole des acteurs en débat. D'autre part, en tant que littéraire, je

⁴³ Yves Citton, « Il faut défendre la société littéraire », *Acta fabula*, vol. 9, n° 6, juin 2008, (souligné dans le texte), <http://www.fabula.org/acta/document4299.php>, consulté le 17 juin 2022.

⁴⁴ Dominique Maingueneau, *Contre Saint-Proust ou la fin de la littérature*, *op. cit.*, p. 115.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 118.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 115.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*

voudrais croire que je dispose aussi d'une capacité à « mettre en intrigue » les données de mon enquête, en présentant ces données sous la forme d'un récit complexe, ainsi que l'affirmait François Dosse à propos de la démarche historique⁴⁹.

Or, je n'ai pas fait appel à ces méthodes de manière intentionnelle et réfléchie, mais plutôt de manière intuitive, guidée par une compétence que m'avaient transmise implicitement aussi bien la fréquentation des textes littéraires que celle d'autres recherches en littérature. Ma perplexité venait ainsi de ne pas savoir rendre explicites ces ressources. Bref, je crois que les études littéraires disposent d'un grand répertoire de procédés herméneutiques et d'écriture. La question est pourtant de savoir si nous pouvons et si nous devons essayer de les systématiser, afin d'étendre le domaine de compétence de notre discipline à d'autres objets également, même s'ils ne lui sont pas traditionnellement associés. Nous pourrions ainsi enrichir à notre tour, par nos méthodes, l'étude d'objets sociologiques, philosophiques, médicaux, etc., plutôt que de continuer à convoquer des outils étrangers pour l'étude de notre objet, la littérature. À moins que la notion même de discipline ne soit devenue entre-temps de moins en moins efficace et qu'il nous faille désormais réfléchir à un autre mode d'organisation des savoirs à l'intérieur des sciences humaines et sociales, mieux adapté aux réalités empiriques de nos pratiques scientifiques⁵⁰.

Pour citer cet article : Larisa Botnari, « La littérature comme « forme de connaissance » : enjeux et perspectives interdisciplinaires », *SELF XX-XXI*, Journée de jeunes chercheurs « Nouvelles interdisciplinarités des disciplines littéraires » (Aurélien d'Avoult et Esther Demoulin dir.), 2022. URL : <https://self.hypotheses.org/publications-en-ligne/nouvelles-interdisciplinarites-des-etudes-litteraires-2022/regards-reflexifs-3>

⁴⁹ Voir François Dosse, « Postface à l'édition de 2012 », dans *Histoire du structuralisme*, t. 2, *Le Chant du cygne. 1967 à nos jours* [1992], Paris, La Découverte, 2012, p. 541-542.

⁵⁰ Voir surtout les propositions avancées dans Jean Boutier, Jean-Claude Passeron et Jacques Revel, *Qu'est-ce qu'une discipline ?*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2006.